HAL
open science

Radical Raggea, la contestation rasta à Londres

Caterina Pasqualino

To cite this version:

Caterina Pasqualino. Radical Raggea, la contestation rasta à Londres. Europa y la contracultura, 2020. hal-03098751

HAL Id: hal-03098751

https://hal.science/hal-03098751v1

Submitted on 5 Jan 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Radical raggea, la contestation rasta à Londres

Par Caterina Pasqualino

Caterina PASQUALINO-REGIS est directrice de recherche au CNRS (IIAC/LAIOS) et cinéaste. Elle travaille sur les rapports entre art et anthropologie, notamment sur la performance comme enjeu identitaire et politique (*Les Gitans flamencos d'Andalousie,* CNRS édition MSH, Paris, 1998). Son travail récent l'amène à concevoir le terrain anthropologique comme un dispositif performatif de collaboration, de mise en scène et de reconstitution (*Experimental film and Anthropology*, avec Arnd Schneider, London /New York : Bloomsbury, 2014 et *Le terrain comme mise en scène*, édité avec Bernard Müller et Arnd Schneider, Paris : Presses Universitaires de Lyon, 2017).

Intro

En exerçant une influence non négligeable sur la population urbaine, le rastafarisme contribue à la mutation de la société britannique. Si les mouvements hippie et punk ne sont plus que des souvenirs alimentant le folklore touristique londonien, le mouvement rasta a continué d'élargir son influence en faisant de nouveaux adeptes. Sous l'impulsion de Bob Marley, à partir des années 1980 de nombreux britanniques, qu'ils soient d'origine jamaïcaine ou anglais de souche, ont adhéré au rastafarisme en en reprenant les codes vestimentaires et la philosophie. A l'échelle de Londres qui compte environ 12 millions d'habitants, leur groupe reste relativement marginal. Mais dans certains quartiers il reste très visible. Il continue à imposer son image et fait régulièrement de nouvelles recrues parmi les jeunes. La remarquable longévité du mouvement est en partie redevable à certaines contestations sociétales actuelles qui rejoignent ses fondements idéologiques. S'opposant au nationalisme, l'identité rasta affiche, comme l'identité européenne, des valeurs humanistes et supranationales.

Naissance du mouvement rasta

Le rastafarisme est né dans un contexte jamaïcain de lutte contre le colonialisme[1]. Si l'esclavage y a été aboli en 1838, la Jamaïque a été une colonie britannique jusqu'en 1962. Depuis, le pays reste un Etat du Commonwealth sous régime parlementaire, son chef d'Etat restant donc officiellement la reine d'Angleterre. Cette longévité de la présence britannique explique qu'une mentalité conservatrice a persisté longtemps, laissant en place des structures administratives et politiques néocoloniales[2]. A la

[1] Apparemment vaste, la bibliographie sur le mouvement rastafari se réduit souvent à l'histoire de ses origines. Parmi les auteurs les plus connus ayant traité du panafricanisme, de la résistance au colonialisme et des pratiques rastas, il faut citer Leonard E. Barrett, Horace Campbell, Barry Chevannes, Frank Jan van Dijk, Leonard Barrett et William F. Lewis.

[2] Actuellement la situation générale de l'île tend à s'améliorer. Malgré l'emprise de la délinquance, du trafic de drogue et de la corruption, à l'instar d'autres îles des Caraïbes la Jamaïque connaît une légère réduction de la pauvreté et des inégalités. Mais le taux de chômage reste de 30% de la population active. Et la population dans son ensemble (à peine

Jamaïque les colons anglais ont toujours considérés que leurs propriétés d'outre-mer n'étaient que des sources de revenus qu'ils géraient souvent à partir de l'Angleterre. Notamment, les maîtres anglais continuèrent à tenir leurs sujets à distance. Encore aujourd'hui, bien que 80% de la population jamaïcaine soit noire, l'héritage africain n'est d'ailleurs toujours pas officiellement considéré comme partie intégrante de l'identité nationale tandis que les hommes politiques locaux - pour la plupart euro-créoles – continuent à ignorer les disparités, éludant le fait que la minorité blanche est riche, tandis que les noirs restent majoritairement dans la misère[3].
Né de la contestation sociale au même titre que les nombreux cultes issus de « la marmite jamaïcaine », les conditions d'éclosion de la contestation sont liées à plusieurs facteurs. Dans la période qui a suivi la fin de la première Guerre mondiale, la grande dépression des Etats-Unis entraîna le retour forcé de nombreux Jamaïcains dans l'île. Un contingent de soldats antillais, frustrés par l'impossibilité de monter en grade dans l'armée britannique et politisés à la suite d'une initiation au marxisme, arrive sur l'île. D'autres Jamaïcains partirent rejoindre des milliers d'autres Caribéens sur l'immense chantier du canal de Panama. Cette situation de brassage de populations noires d'origines diverses favorisa l'émergence de la contestation et la promotion de nouvelles religions libératrices parmi lesquelles le mouvement rastafari.
Messianique et anticolonialiste, le rastafarisme repose sur une dichotomie du « Bien » et du « Mal ». Le premier terme est identifié à *Sion*, qui désigne à la fois Jérusalem et qui est l'emblème de la présence de Dieu. Mais le mouvement transpose la Terre promise en Afrique. L'espérance de Garvey, un des fondateurs du rastafarisme, était en effet de permettre le retour des descendants d'esclaves en Afrique. Le second terme est assimilé au monde occidental, celui-ci identifié sous le terme générique de *Babylone*, soit les « Forces du Mal » telles qu'elles sont désignées dans l'Apocalypse.

Alimenté par la diaspora noire, le mouvement ne se fonde pas sur la consécration d'objets ou d'un attachement à la terre d'origine. En plus d'être une religion, il procède d'une idéologie fondée d'une part sur la revendication d'une supériorité du peuple noir sur les blancs, et d'autre part sur une revendication des origines africaines. En ce sens, il ne s'agit pas d'un mouvement fondamentalement ancré sur un territoire - la Jamaïque -, mais lié à un territoire fictif renvoyant à une représentation idéalisée du continent africain.

2.500.000 âmes) continue de subir un grand niveau de violence. Le nombre impressionnant d'homicides (35 à 40 meurtres par an pour 100.000 habitants) donne à l'île une réputation sulfureuse, celle-ci seulement dépassée, à l'échelle planétaire, par l'Afrique du Sud et la Colombie. Son histoire récente reste également marquée par un climat permanent de tensions sociales qui explosent régulièrement. Cf. Barry Chevannes, *Betwixt and Between*, Kingston-Miami, Ian Randle Publishers, 2006, p. 81.

[3] L'identité nationale se fonde plutôt sur un nationalisme multiracial créole. Selon Deborah Thomas, les chefs de l'indépendantisme entreprirent une œuvre d'instrumentalisation politique de l'identité noire. Cf. Deborah Thomas, *Modern Blackness: Nationalism, Globalization, and the Politics of Culture in Jamaica*, Durham, NC, Duke University Press, 2004, pp.55-57.

Né dans les années 1930 en Jamaïque, ce mouvement associe donc une prise de conscience des séquelles de l'esclavage, un panafricanisme et une volonté du retour en Afrique. Tout partit de la prophétie du Jamaïcain Marcus Harvey (1887-1940) annonçant la venue sur terre d'un Dieu noir. Pour les Rasta, cette prédiction se réalisa en la personne de ras Tafari Mekonnen, couronné en 1930 comme roi d'Ethiopie sous le nom de Hailé Sélassié Ier (1892-1975). L'église orthodoxe éthiopienne, à laquelle appartenait ce dernier, resta méfiante, entretenant des relations ambiguës avec les organisations rastas et repoussant même leurs signes extérieurs (les dreadlocks par exemple)[4].

Alors que la Jamaïque était encore sous domination anglaise, Howell, un des fondateurs du mouvement, constitua la première communauté en s'efforçant d'atteindre une autarcie agraire, revendiquant ainsi une indépendance spirituelle et matérielle. Cette communauté préfigura un mode de gouvernance altermondialiste encore revendiqué aujourd'hui. Elle prit fin en 1954 après plusieurs raids de la police jamaïcaine. Dans les bidonvilles de Kingston, les rastafaris furent rapidement perçus comme antisociaux. La répression policière s'abattait pour des prétextes futiles comme la participation à des meetings, des tapages à l'aide de jeux de tambours ou la consommation de marijuana, jetant les rastas en prison pêle-mêle avec des criminels et pour de longues périodes. Par réaction, la population urbaine en voulut aux « oppresseurs blancs » et le « comportement antisocial » récriminé devint un élément de revendication rasta, voire une marque de fierté. Personnage au langage difficilement compréhensible, impressionnant dans ses apparences, barbu et dotés de longs dreadlocks, l'adepte rasta devint un *trickster* personnifiant le désordre et la subversion sociale, contribuant à repousser les interdits.

La diaspora rasta

Il est difficile de quantifier la population rasta. En Jamaïque, les statistiques officielles semblent sciemment la minorer : le recensement de 2001 fait apparaître seulement 24.020 rastas, soit 0,9 % des habitants, tandis que selon une statistique française de 2009, 80 % des Jamaïquains se déclarent chrétiens dont 34 % se rattacherait au culte rastafari. La recension à l'échelle mondiale reste encore plus délicate tant la diaspora rasta a éparpillé ses membres sur tous les continents.

Une faible part émigra en Ethiopie qui apparaissait aux plus convaincus comme une Terre Promise. Pour remercier la communauté noire de s'être engagée auprès des troupes éthiopiennes lors de l'invasion du pays par les troupes mussoliniennes entre 1935 et 1941, Haïlé Sélassié Ier a fait don à la diaspora noire, tout d'abord de 500 hectares (Shashamane, à 200 km au Sud d'Addis Abeba), puis, suite à des tensions survenues avec les populations locales, d'un territoire réduit à 50 hectares. En 2001, on y comptait seulement 200 familles, celles-ci principalement rasta.

Le gros de l'immigration se dirigea vers l'Europe. Au cours des années 1950 et au début des années 1960, des milliers de Jamaïcains (encore citoyens britanniques) dans la misère, ont traversé l'Atlantique pour rejoindre le Royaume Uni. Dans les dix années qui suivirent l'indépendance en 1962, beaucoup réussirent encore à rejoindre la terre de l'ancien colonisateur. Puis, vues les difficultés d'obtenir les visas nécessaires, le flux migratoire se dévia principalement vers les Etats Unis et le Canada.

---

[4] Cf. Frank Jan van Dijk. *Jahmaica Rastafari and Jamaican Society*, Isor, Utrecht, 1993, p. 253. Ce livre constitue le compte rendu le plus complet de l'histoire rastafari.

Parmi ces migrants qui venaient des campagnes et étaient peu instruits, les rastas faisaient figure de rassembleurs. Par-delà la période coloniale, leur mouvement permit aux plus pauvres de retrouver une dignité liée à leur ascendance africaine. A Londres, dès 1964 beaucoup surent se rassembler autour de *l'Universal Black Improvement Organisation* (UBIO), une ligue de défense des droits des noirs. Les rastas s'organisèrent surtout au nord (Tottenham) et au sud de Londres (Brixton, Old Strafford).

Des trois ordres rastas et de l'universalité du rastafarisme

Au fil du temps, les rastas se sont fédérés en trois groupes. Deux parmi eux - les *Nyahbinghi* et les *Bobo Shanti* - sont restés relativement fermés, réticents à intégrer des blancs. Pour préserver leur authenticité, ils préféraient rester des groupes exclusivement noirs et d'obédience anti-impérialiste.

Les *Nyahbinghi* revendiquent les plus anciennes traditions. À l'origine, c'était un culte exercé par une société secrète centre-africaine rebelle aux colons. Son nom signifierait « mort à l'oppresseur blanc (et à ses alliés noirs) ». Oeuvrant pour la libération de tous « les esclaves de Babylone », ils prônent pour le rapatriement en Afrique de tous les noirs de la diaspora.

Les *Bobo Shanti*, ou *Bobo Dread*, reconnaissables par leurs robes et leurs chevelures enserrées dans un turban, sont des fondamentalistes centrés sur la notion de suprématie noire, sur une conception de la femme assujettie et sur la ferme condamnation de l'homosexualité. Leur dogme se fonde sur la loi mosaïque, c'est-à-dire l'ensemble des préceptes consignés dans la Torah donnés par Moïse au peuple juif. Ils continuent leur expansion en Jamaïque et dans le monde : on en trouve aujourd'hui des ramifications à Londres et en Ethiopie, mais aussi à New-York et Miami ainsi qu'au Ghana.

La plus grande des trois congrégations rastafari se nomme les *Douze Tribus d'Israël*. Très structurée et hiérarchisée, cette communauté n'est pas sectaire. Elle est tolérante et ouverte à tous. Elle revendique une orientation chrétienne, recommandant de lire un chapitre de la Bible chaque jour, tout en recourant à l'astrologie et à l'ésotérisme. A la fin de sa vie, Bob Marley s'était rapproché de cette dernière obédience.

Il faut aussi compter avec les rastas indépendants. Pour eux, le rastafarisme n'est pas à proprement parler une religion mais plutôt une culture dont le principe de base a été résumé par le musicien Tyrone Downie : « Il ne s'agit pas d'être bon, mais d'être soi-même. » Les préceptes varient cependant selon les individus et les communautés. La plupart évitent l'alcool et la viande, refusent la violence et l'engagement politique, fument de « l'herbe sacrée» et laissent pousser des dreads. Ils considèrent que étant en prise directe avec le créateur, chacun est libre d'élaborer ses propres règles. Même la suprématie divine de l'empereur d'Ethiopie Haïlé Sélassié n'est pas reconnue de tous : certains se réfèrent à Jésus, d'autres préfèrent la notion plus vague de «mystique naturelle» qui habite toute chose et fait de nous des êtres divins. Chacun poursuivant une démarche particulière, les membres de ce mouvement rasta lui confèrent une dimension très éclectique.

Le rastafarisme, qui est né sur le continent américain et a été diffuse au delà de l'Atlantique jusqu'en Europe, a prétendu, pour les raisons d'internationalisation, au titre de *World religion*. Le succès de ces cultes panafricains tous deux originaires de populations noires - africaines ou afro-américaines - est sans doute en partie redevable à une grande souplesse d'interprétation du dogme, les fidèles ayant une marge de liberté dans la pratique de leur culte, ce qui permet d'importantes adaptations aux contextes

locaux. Le rastafarisme a cependant une particularité qui n'est, à ma connaissance, le fait d'aucune autre religion. L'idée fondatrice des premiers prédicateurs était de réparer l'injustice subie par la déportation des esclaves en permettant à leurs descendants de retourner en Afrique. Dès le départ, donc, ce culte a été fondé sur une culture de la diaspora. Ce fait explique la facilité avec laquelle il intègre les attitudes éclectiques de populations disséminées à travers le monde.

La nature du développement du rastafarisme à une échelle internationale soulève de nombreuses questions. Comment s'est-il adapté aux sociétés occidentales? Quelles transformations a-t-il a du opérer ? Comment a-t-il su concilier son « idéologie essentialiste » avec la modernité urbaine ? Enfin, comment a-t-il intégré le multiculturalisme des grandes métropoles ?

Mutations urbaines

Communautés londoniennes

J'ai initié cette recherche en automne 2014 par des enquêtes auprès de rastas de Brixton à Londres. Je cherche à évaluer la place occupée par les rastas jamaïcains et les représentations que se font les natifs de Londres de la Jamaïque, terre de leurs proches aïeuls, ainsi que de l'Afrique, terre mythique de leurs lointains ancêtres. Une autre question à creuser se rapporte à la nature de leur nouvel enracinement sur le territoire anglais. Mon but est de tenter d'évaluer l'impact du mouvement sur le mode de vie britannique et les raisons pour lesquelles le rastafarisme est devenu l'un des porte-drapeaux des mouvements contemporains antisystème.
En arpentant les quartiers de Brixton, de Crystal Palace et de Streatham, on rencontre des hommes aux coiffures étonnantes. A partir de la rencontre avec l'un d'eux, Danny, dont j'esquisse le portrait ici, je me suis posé la question de la place de la culture rasta dans la culture urbaine contemporaine.

Charlie hebdo

A l'époque, le journal satirique Charlie Hebdo venait d'être victime à Paris d'un attentat islamiste particulièrement violent. J'en étais profondément meurtrie. D'autant plus que mon ami Philippe Lançon, journaliste dans ce journal, était présent pendant l'attentat et a failli en mourir. Traumatisée par l'évènement, je suis sortie pour décompresser au marché de Brixton lorsque j'ai croisé le regard d'un marchand rasta de gâteaux véganes. Le climat pesant rapprochant les étrangers, il me sourit en s'exclamant : « Nous sommes tous Charlie ! » Puis, sans transition, il me raconte l'histoire douloureuse de son père mort lors du débarquement en Normandie. Soldat jamaïcain, ce dernier avait été enrôlé dans l'armée anglo-saxonne – la Jamaïque devient indépendante seulement en 1962 - pour libérer l'Europe du nazisme. Son père est mort sur le champ de bataille. Le visage de mon interlocuteur est un mélange insaisissable d'orient - sa mère est indienne - et d'occident - son père est jamaïcain. Dans un élan d'empathie, il me répète : « Nous sommes tous Charlie hebdo ! » Le débarquement de la seconde guerre mondiale et l'attentat terroriste ont sans doute en commun une explosion de violence, une lutte pour les libertés individuelles et une certaine idée de

l'Europe. Ce dimanche pluvieux à Lambeth *Council,* devant mon interlocuteur au bord des larmes, je me suis sentie plus humaine.

"I and I"

César, un joueur de bata, a été secrètement rasta à Cuba à un moment où ce mouvement était interdit. Il gagne aujourd'hui sa vie comme photographe tout en cherchant à fréquenter le milieu des rastafaris jamaïcains. Malgré son caractère extraverti, il peine à se faire des amis dans ce milieu. Un soir, à la sortie du club reggae Hootananny, il me confie, dépité : « Ils me considèrent comme blanc parce que je suis clair de peau : je ne réussirai jamais à être leur ami. » Tout en soupirant, il allume son ampli mobile, sa *bomba*, d'où sortent des sons enjoués de salsa et de reggeaton. Il renchérit : « Les rastas sont tristes, ennuyeux et égoïstes (*selfish*) ! » A ce moment là, nous croisons le rasta Danny. César me le présente. Comme je l'ai déjà rencontré, je le salue d'un :« *I know you* », à la place de « *I met you before* ». Danny en profite pour me faire une leçon de morale *rasta* : « Personne ne me connaît. Personne ne connaît personne ! La seule chose qui compte est de s'aimer, le reste ne vaut pas la peine. » Il se veut rassurant. Pour mieux se faire comprendre, il interpelle le premier frère rasta qui passe : « Que faut-il connaître en premier, frère ? ». Le frère en question se tourne vers nous et lance : « Le I and I ! ». Les mots clé ont été prononcés. Les deux hommes se sourient. Ils sont *cools*.

London is a bitch

Comme beaucoup d'autres *rastamen* arrivés à Londres dans les années 1970-1980, Danny ne se fait pas d'illusions : « London is a *bitch* ! » répète-t-il en paraphrasant une des chansons de Linton Kwesi Johnson, son poète préféré : « *Ingland is a bitch. It is not escape on it* !»[5] Il gagne à peine de quoi manger, s'habiller et louer une chambre. Et encore… son pouvoir d'achat a récemment diminué. La flambée de l'immobilier l'a contraint à quitter Brixton, le quartier rasta du sud de Londres qui se gentrifie, pour louer une petite chambre à une vingtaine de kilomètres plus au sud. Mais Brixton reste au cœur de ses activités. Il y fait les courses, y flâne les week-ends, y vient jouer au domino avec ses amis.

Symbole de la résistance rasta, Brixton est chargé d'histoire. Des années 1970 au début des années 1980, comme la plupart des grandes villes anglaises, Londres a connu dans certains quartiers une concentration d'émigrants noirs, touchés par le chômage, la discrimination et la difficulté de se loger. Comme à la Jamaïque, les rastas de Londres ont été victimes de préjugés. Leur apparence excentrique et leur consommation de marijuana en faisaient des sujets à surveiller de près par la police. La répression culmina au début des années 1980 lors des émeutes de Brixton et se traduit par des emprisonnements en masse. Après une vaste opération de police prétextant lutter contre la criminalité et perçue comme discriminatoire par la communauté noire des Caraïbes, le 10 avril 1981, des affrontements, parfois qualifiés de *race riots* (émeutes

[5] Linton Kwesi Johnson, *Inglan is a Bitch*, Paperback, 1980. Linton Kwesi Johnson est un poète dub britannique et musicien de reggae né en Jamaïque. Il récite ses poèmes en créole jamaïcain. La plupart de sa poésie affronte les thèmes de l'oppression policière, des conditions de vie des noirs en Grande Bretagne.

raciales), éclatent à Brixton[6]. Londres craint l'insurrection. La violence éclate après l'arrestation d'un Rasta (appelé Maliki), disc-jockey et leader de la communauté de Lloyd Coxsone. Quelques minutes plus tard, des jeunes montent des barricades. Des renforts de police sont rapidement sur les lieux. Une voiture est incendiée, on tire sur les agents. Cette spirale de violence laisse 26 policiers blessés et conduit à plus de 160 arrestations.

Lors de ces émeutes, la presse conservatrice stigmatise les « *black muggers*" (agresseurs noirs), soit ceux qu'elle repère facilement. De même, la police anglaise, soupçonneuse à l'égard des rastas comme l'était la police jamaïcaine dans les années 1950, pense pouvoir identifier les leaders de la révolte selon leur apparence rasta. Accusés d'être au cœur de la révolte, ils sont conduits arbitrairement en prison. Pour les humilier, on les rase de force. Ceux qui résistent sont enfermés dans des hôpitaux psychiatriques[7]…

Les enquêtes conduites après les émeutes ont établi que le mouvement de révolte était l'expression d'un mécontentement populaire du au fort chômage et aux difficultés financières. Les rastas n'en étaient pas les leaders. Ces derniers n'étaient souvent pas caribéens et certains étaient d'ailleurs des Britanniques blancs. Les rastas n'ont que très peu pris part à la révolte, ne s'étant illustrés ni dans l'action politique, ni dans les actions de rue.

Babylon* et *Zion

Un quart de siècle après les émeutes de Brixton, l'opposition entre les communautés jamaïcaines et les autorités n'est plus aussi frontale. Ellis Ernest Cashmore a travaillé sur le mouvement rasta sur une base d'enquêtes réalisées à Londres, à Birmingham et dans le reste du Royaume Uni[8]. Au travers d'interviews, il a abordé le racisme subi par les Jamaïcains et la stigmatisation de la police dans la période qui suit 1955. Il signale que le début de la dédiabolisation de la communauté a commencé vers la fin des années 1980. En 1989, les rastas ont été pleinement reconnus par l'état en tant que « groupe ethnique »[9]. Inversement, l'hostilité de ces derniers envers leurs anciens colons est moins virulente qu'autrefois. Les enfants des rastas fréquentent les écoles anglaises. Ellis Cashmore prévoie que la fracture identitaire finira par s'effacer. Pour l'instant, la communauté rasta de Londres n'est nullement affaiblie. Au contraire. Perçue comme un regroupement des héritiers des esclaves jamaïcains révoltés, elle est devenue un symbole de libération. Si la dichotomie entre *Babylon* et *Zion* reste très présente dans les chants reggae, ces derniers n'interpellent plus l'ensemble de la société britannique. Babylone est devenue synonyme d'un mal plus abstrait, par exemple un état de confusion pouvant habiter tout individu, qu'il soit Britannique, blanc, métisse ou même noir.

---

[6] Le 6 octobre 1985, après la mort d'une femme noire de 49 ans décédée d'une crise cardiaque lors d'une perquisition à son domicile, des émeutes (connues sous le nom de «*Broadwater Farm riots*», du nom de la cité où elles commencèrent) éclatent aussi à Tottenham.

[7] Ellis Cashmore, *The De-Labelling Process : From 'Lost Tribe to « 'Ethnic Group', in Rastafari and Other African-Caribbean Worldviews*, edited by Barry Chevannes, Hondmills and London, Macmillan Press, 1995, p. 196.

[8] Ernest Cashmore, *Rastaman: The Rastafarian Movement in England*, London, Unwin Paperbacks, 1979.

[9] Ellis Cashmore, *op.cit.*, 1995.

Danny, l'éboueur écologiste et anticonsumériste

Petit homme à l'allure chétive, le visage mince, presque sans mâchoires, les yeux sombres et rusés, Danny arbore un look aristocratique et fier marqué par une barbe hirsute, de nombreux *dreads*, un chapeau de feutre, une dent en or et une démarche chaloupée. Il dépense une grande partie de ce qu'il gagne pour soigner son apparence. Loin du look hippie souvent fait de vêtements basiques[10], celui des Rastas est très étudié, proche d'un dandysme.

Danny cherche à ressembler à l'empereur Hailé Sélassié. Son veston militaire est d'ailleurs une référence explicite. En 1966, quand Sélassié a atterri en Jamaïque, il a été accueilli par une foule de Rastas le considérant comme un prophète. Danny n'avait que 10 ans. Mais la silhouette de Sélassié est restée pour lui celle d'un nouveau Christ. Il est persuadé que son héros n'est pas mort - Dieu ne peut pas mourir - mais qu'il a disparu, imprégnant les lieux de son présence divine. Danny porte un bonnet haut de forme d'un vert délavé et des vêtements rouge, jaune et vert, aux couleurs rastas symboles de l'Éthiopie impériale et de l'Afrique. « Ce sont les couleurs des feux rouges ! », me fait-il remarquer prosaïquement comme pour me signifier que le mode de vie rasta est aussi réglé que le code de la route ! La plupart du temps, il cache sa chevelure, masse de dreadlocks savamment entretenues, sous son gigantesque bonnet. J'essaie d'imaginer un instant tous ces *Rastas* exposant publiquement leurs masses de cheveux incontrôlables et un peu effrayantes : il s'en dégagerait une grande force.

Danny vivait en Jamaïque et il était encore jeune quand il a quitté ses parents et ses onze frères. Il est parti rejoindre d'autres Rastas pour un retour aux sources : *The rebeld life !* Ils se sont établis dans un coin reculé en montagne pour fonder une communauté d'agriculteurs vivant en autarcie. Dès cette époque, ils prenaient grand soin à ne pas consommer ce qui est chimiquement et industriellement transformé, adoptant une hygiène alimentaire strictement fondée sur des produits naturels. Danny reste aujourd'hui intransigeant sur ce point : « Ton corps est ton église, ton temple ! »

Parmi les convictions véhiculées par le rastafarisme, une tient à l'écologie. L'idéal de vie rasta recommande en effet de vivre près de la nature. Certains ont comme Danny appliqué ce principe à la lettre en effectuant par vagues régulières un « retour aux sources », s'établissant dans les contrées les plus reculées de la Jamaïque. Les hommes, formant des communautés d'agriculteurs, tentent d'y vivre en autarcie entourés sur un mode polygamique de leurs femmes et de nombreux enfants. Un grand soin est porté à une hygiène alimentaire basée sur des produits naturels et écartant strictement tous produits ou précédés de transformations chimiques. Une autre caractéristique du rastafarisme tient à des arguments anticonsuméristes. Au culte de la reconnaissance sociale, la philosophie rasta oppose un épanouissement individuel détaché du matérialisme. Elle prône la sobriété, encourage à se contenter de peu et revendique de rester à l'écart de la société de consommation. Lorsqu'il occupe un emploi ordinaire, un rasta se montre peu empressé de gravir l'échelle sociale. A la différence de l'idéologie dominante, il fait de sa pauvreté un motif de fierté et de revendication.

Danny a quitté la Jamaïque sur un coup de tête. Un beau jour, il a laissé sa femme, ses deux enfants et sa vie d'expédients, attiré par une autre vie de l'autre côté de l'Atlantique. Son départ de Kingstown fut définitif. Faute de moyens, il n'y est retourné que deux fois. A Londres, il travaille comme éboueur, huit heures par jour, six jours sur

[10] Jeans, basket et tee-shirt - agrémenté d'accessoires exotiques.

sept. Le décalage est immense entre cet emploi du temps impitoyable et la vie *rasta* rêvée dans son adolescence. Danny s'interroge : comment en est-il arrivé à accepter cette vie ? Pourquoi se trouver à Londres, ville maudite, cause de tous les maux ? Comment survivre à Babylone ?

Danny est lucide : « Tu peux être roi des rastafariens, aller et venir en Jamaïque autant de fois qu'il te plaît, il te sera toujours difficile de vivre comme rasta au Royaume Uni. » Il éprouve un certain patriotisme pour son pays natal. Ce qu'il a connu et fait quand il était jeune en Jamaïque prend de plus en plus d'importance. Il rêve aussi de partir en Éthiopie, à Cochemare, le bout de terre donnée par Haïlé Sélassié aux Rastas. Il imagine cette lointaine « terre sainte » comme un paradis sur terre. D'autre fois, il rêve aussi de s'expatrier au Ghana.

S'il est conscient d'être en bas de l'échelle sociale, se plaindre ne fait pas partie de sa mentalité : « Ma tête est au-dessus de l'eau. Je ne veux pas vivre mieux que les autres. Je survis. Tant que je peux respirer, je suis heureux ! »[11] Utilisant curieusement le même jargon utilisé par les sociologues que j'ai croisés à la *Goldsmith University*, Danny dit être conscient (*Aware*) des inégalités politiques et sociales et résister au système par une « décolonisation de l'esprit » tout en recourant à des valeurs alternatives. Être conscient, « *Being aware* » : Danny revendique sa pauvreté. Sans illusion sur la possibilité de changer le monde, il recherche un épanouissement individuel le plus détaché possible du matérialisme. Durant ses heures passées à ramasser les poubelles dans les rues de Londres, il chante inlassablement : « Nous allons gagner parce que nous avons confiance en nous même…»

Dans une société où la seule chose qui semble importer est la reconnaissance sociale, la philosophie rasta recommande de rester à l'écart de la société de consommation et prône la sobriété en se contentant de peu. Le rastafarisme rejoint ici l'alter mondialisme. Il parvient à séduire ceux qui cherchent à échapper à la société de consommation capitaliste et libérale.

Le phénomène Bob Marley

On ne peut évoquer la dynamique rasta sans se référer au phénomène Bob Marley. Interviewé par Gil Noble, Bob Marley a raconté ses débuts misérables dans un ghetto de Kingstown[12]. Il rappela la peur des descentes régulières de la police jetant arbitrairement en prison les habitants du quartier de *Trench Town*. Il devint musicien en s'inspirant d'abord du *Rocksteady*, un genre musical apparu en Jamaïque au milieu des années 1960, et dont les chants, déjà imprégnées de croyances rastafari, contribuaient à redonner une dignité aux « *rudes boys* » des ghettos. Dans cette période post-colonialiste, l'homme blanc se voyait encore comme l'élu de Dieu, justifiant ainsi sa domination sur les noirs. Bob Marley incarna la révolte contre cet asservissement. Plus généralement, il lutta contre le racisme à l'égard des cultures africaines et afro-américaines. Alors que le rastafarisme, qui était réprimé par le gouvernement jamaïcain, aurait pu rester un culte syncrétique local et confidentiel, Bob Marley lui donna une dimension planétaire grâce au succès de sa musique. En 1975, année de la mort de Haïlé Sélassié Ier, Bob Marley et the Wailers sortirent leur troisième album *Natty dread.* Les concerts suivant cette sortie, à Londres et à Birmingham, confortèrent l'émergence d'une culture rasta-reggae d'ampleur internationale. L'engouement planétaire ne s'est

---

[11] « *My head is above the water. I don't want to be hight. I survive. As long as I can breath I am happy.* »

[12] https://www.youtube.com/watch?v=wa1o2vRVfDs

jamais démenti et Bob Marley vendit plus de 200 millions de disques à travers le monde. Superstar venue d'un pays pauvre, devenu un symbole d'émancipation, de liberté et de contestation, il rivalisa avec les héros de la jeunesse contestatrice comme Che Guevara, Malcom X ou Nelson Mandela. Son interprétation personnelle et déviante de la Bible eut un grand retentissement et donna à sa vie une tournure hagiographique. Quinze ans après sa disparition, en 1996, le très sérieux *New York Times* affirmera : « En 2096, quand l'ancien tiers-monde occupera et colonisera les anciennes superpuissances, Bob Marley sera commémoré comme un Saint. » De fait, lorsqu'on lui demandait ce que représentait pour lui être rasta, Bob Marley évoquait la venue sur terre du seigneur annoncé dans la bible. Il semblait vouloir adopter la posture d'un apôtre ou d'un prophète. De nombreuses conversions au rastafarisme se firent autour de son nom.

Une chanson en tête

Vivant continuellement en musique, Danny est notamment hanté par *War*, écrit par Bob Marley et sortie en 1976 dans l'album *Rastaman Vibration*. Les paroles de cette chanson phare pour les *rastas*, reprennent le discours sur l'égalité des races prononcé par Haïlé Sélassié devant l'assemblée générale des Nations Unies. Interprétée par Marley en 1963, les paroles sont devenues un signe de ralliement incitant les plus démunis à la révolte. Pour la star du raggea qui a fait connaître Sélassié dans le monde entier, ce dernier était le «Roi des Rois, Seigneur des Seigneurs» (Apocalypse 19, 16), ("*The King of the Kings, The Lord of the Lords*", *Revelation* 19, 16) descendu du ciel pour sauver les hommes. Danny connait par cœur les paroles prononcées par Sélassié lors de son célèbre discours : « Et jusqu'à ce que les régimes ignobles et malheureux qui retiennent nos frères en Angola, au Mozambique et en Afrique du Sud en esclavage subhumain aient été renversés et détruits ; jusqu'à ce que le sectarisme et les préjugés ainsi que les intérêts personnels malveillants et inhumains aient été remplacés par la compréhension, la tolérance et la bonne volonté ; jusqu'à ce que tous les Africains se tiennent debout et parlent comme des êtres libres, égaux aux yeux de tous les hommes, comme aux yeux du ciel ; jusqu'à ce jour, le continent africain ne connaîtra pas la paix. Nous, Africains, nous nous battrons, si nécessaire, et nous savons que nous gagnerons, car nous sommes confiants dans la victoire du bien sur le mal. »

Les *Buffalo soldiers*

La chanson préférée de Danny est toutefois *Buffalo Soldiers,* un des derniers enregistrements de Marley datant de 1980. Le titre et les paroles font référence aux régiments de cavalerie afro-américains connus sous le nom de *Buffalo Soldiers*[13]. En 1866, ils ont combattu aux côtés des colons blancs pour chasser les indiens de leurs terres et conquérir le grand Ouest. Marley a comparé le rôle des *Buffalo Soldiers* à la résistance noire dans les grandes villes. Danny s'exclame : « Les *Buffalo Soldiers* étaient des résistants face à un monde violent et impitoyable. Ils devaient se sentir mal dans leur peau à trucider les pauvres indiens d'Amérique, comme moi je le suis ici à nettoyer cette saleté de ville ! » Faute de pouvoir s'échapper de « Babylone », il a le sentiment de survivre. Mais il n'a plus besoin d'écouter la chanson des *Buffalo Soldiers*. Elle l'habite

[13] L'origine de l'appellation "Soldats de buffle" n'est pas établie. Selon certains auteurs, elle aurait été donnée aux troupes noires par les Amérindiens qui auraient comparé la force et la ténacité de ces soldats avec celles du buffle. Ils ont peut-être également associé les cheveux crépus des Afro-américains aux poils des bisons. D'autres affirment que c'était en référence à la façon dont ces soldats marchaient inlassablement.

littéralement. C'est son karma. Elle lui insuffle force et énergie. Ses fréquentations rasta l'aident aussi à vivre. Chaque jeudi soir, il s'habille imperturbablement comme Haïlé Sélassié pour se rendre au club rasta Hootananny. Le samedi, il se rend parfois à Streatham pour assister au culte rasta de l'Eglise-des-douze tribus (*Twelve tribes*) ou pour « raisonner » et commenter l'actualité avec ses frères tout en fumant du cannabis. La *ganja* est partagée en passant d'un convive à l'autre dans le sens des aiguilles d'une montre (en temps de guerre, elle tourne en sens inverse). Il est ici longuement question de « Jah », le Dieu rastafari.

Il participe aussi à quelques manifestations politiques organisées par le *Rastafari Movement UK Reparation and Repatriation Committee*. On y déclame sur des tons apocalyptiques la fin du pouvoir blanc, la supériorité de la race noire et l'urgence d'un dédommagement et du rapatriement en Afrique des descendants d'esclaves. Il se rend aussi à des *Groundation day* qui sont des célébrations mystiques. Pour le Noël Nyabinghi, on y joue les tambours. Dans ces manifestations, les Rasta se remémorent la date à laquelle Haïlé Sélassié, qu'ils croient être une réincarnation du Christ, a visité la Jamaïque. Ils prient en chantant et jouant du reggae jusque tard dans la nuit à l'aide d'un matériel sonore impressionnant. Ils ajoutent aux très grands tambours traditionnels, des enceintes de taille humaine leur permettant d'atteindre un très haut niveau sonore, amplifiant notamment les sons graves des tambours. Les participants se pressent tout autour, insouciants des problèmes auditifs qu'ils rencontreront par la suite.

Comme s'il s'agissait de rompre avec un quotidien durement vécu pour entrer dans une autre dimension, le son monte crescendo jusqu'à la limite du supportable. Les participants assourdis entrent dans une torpeur en partie due au cannabis. Ils sont au bord de l'étourdissement, perdent leurs repères, ont le vertige… Leurs corps sont pris d'exaltation sensuelle... La cohésion du groupe est visiblement renforcée. Chacun semble délaisser son ego pour rejoindre un idéal communautaire. Dans ce hors temps naît une communauté utopique éphémère.

Chez lui

Le travail de Danny est harassant et la semaine est longue. Il n'a pas de temps à consacrer à ses amis rasta. Aussi s'est-il inventé un culte très personnel qu'il pratique chaque soir dans son appartement, un HLM de Crystal Palace où il vit seul. Chez lui on aperçoit aussi les signes d'une adhésion à la *santeria* : des pierres et des cannes de métal sont disposées à côté de la porte d'entrée pour protéger la maison de toute intrusion maléfique du monde extérieur (désigné comme *Babylon*). Une fois rentré, il retrouve son tourne-disque disposé au centre de son salon, sur une sorte de socle, son « autel rasta ». A côté, un coffre cadenassé qu'il ouvre avec précaution. A son intérieur se trouve un drap avec l'effigie de Bob Marley sur lequel sont rangés méticuleusement des vinyls originels de Bob Marley et d'autres chanteurs, beaucoup de 33 tours des années 1970 et 1980. Pour se préparer à l'écoute, Danny se prépare un joint. On respire du Bob Marley à l'état pur. Ce dernier, que mon hôte appelle « le prophète », apparaît comme une sorte d'icône sainte à deux reprises : sur un grand calendrier et sur un immense foulard aux couleurs de la Jamaïque déployé sur un mur.

Mon hôte, qui réécoute inlassablement les mêmes disques, m'inonde de paroles de Marley le prophète. Comme la plupart des célibataires anglais, il reste souvent seul dans son appartement, invitant rarement chez lui. Il se méfie même de ses connaissances rasta : « On ne sait jamais ! » Bob Marley ne dit-il pas lui-même : « On doit sortir pour trouver son monde et être ensemble » ? (*Have to go out to find his world and*

being together). Mieux vaut rencontrer les gens à l'extérieur... Pour Danny, la manière *rasta* d'être avec les autres doit être nonchalante. Dans les rues de Brixton, il marche lentement à grandes enjambées, balance son bassin, et chantonne *Buffalo Soldier*. A qui le lui demande, il dit qu'il se porte bien. De ses frères, il espère qu'ils préservent leur *I and I*...

I and I la connaissance de soi,

Dans le parler rasta, la parole qui revient la plus souvent est « *I and I* ». Cette expression, qui était à l'origine une manière de se démarquer des colons[14], est faite d'un mélange de racines africaines et de termes propres. Un mot souvent répété est *livity* : manière de vivre, de penser et de voir les choses, il signifie aussi intégrité, bien-être, joie intérieure. Ce sentiment est atteint à travers la connaissance de *Jah*, terme utilisé pour désigner Dieu (*Jah Rastafari)*. Le nominatif « *I* », fréquemment utilisé dans le langage parlé, remplace les autres pronoms *you*, *he*, *she* et *they*, qui eux sont utilisés le moins possible. La justification qui m'a donné Danny est que ces derniers sont considérés comme un facteur de division, tandis que le *I* serait unificateur. Pour dire « nous » (*us* en anglais), un Rasta dit « *I and I* » de manière à signifier le lien de solidarité entre « *Jah*, mes frères et moi ». L'expression distingue également *le* « moi » physique (mortel) du « Je » spirituel (éternel). Cette domination du « *I* » se répercute à tous les niveaux du parler rasta. Elle modifie le début de certains mots, la première syllabe étant remplacée par « *I* ». Les exemples sont nombreux : *Inity* (pour *unity*), *Idren* (pour *children*), *Ital* (pour *natural* ou *vital*), *Irie Ites* (pour *higher heights* ou israélite), *Iman* (pour *human*). Le « *I* » se retrouve parfois en milieu de mot comme dans *Tri-I-nity* (pour *Trinity*). Il me semble que ce trait marquant est l'expression de la détermination des premiers rastas à affirmer une individualité forte face à la volonté des maîtres blancs de banaliser une force de travail noire qu'ils percevaient comme indifférenciée.

Le « *I and I* » à la place du « nous » (*us* en anglais) marque peut-être aussi la prépondérance d'un certain individualisme. Le « je » semble contraint à rester dans sa carapace. Impossible de connaître les autres. C'est ce que Danny avait voulu signifier la première fois que nous nous sommes rencontrés, en affirmant : « Tu ne me connaîtras jamais ! » Je traduis cette revendication de la manière suivante : pour connaître et aimer les autres, il faut d'abord s'aimer soi-même. Impossible d'aller au-devant de l'autre si l'on ne croit pas en soi-même.

Etre cool

Une caractéristique importante de la culture rasta difficile à définir tient d'une attitude générale qui est en passe de devenir une référence en matière de culture urbaine. Robert Farris Thompson a cherché à analyser l'influence planétaire de la culture afro-américaine dans des manifestations aussi différentes que le reggae jamaïcain, la rumba cubaine ou le culte de *Elegba* à New York. Il fait converger ces derniers vers un même concept : le *cool*[15]. A l'opposé de la vulgarité du fanatisme, les adeptes du *cool* seraient capables de détachement, ce qui est une forme

---

[14] Cf. Frederic G. Cassidy, *Jamaica Talk: Three Hundred Years of the English Language in Jamaica*, UK, Macmillan Education, London, 1982.

[15] Robert Farris Thompson, *Aesthetic of the Cool. Afro-Atlantic Art and Music*, Pittsburgh and New York, Periscope Publishing, 2011.

d'accomplissement[16]. Le *cool* relèverait d'une attitude en passe de devenir une référence majeure en matière de culture urbaine. Plus une personne est *cool*, plus elle serait capable de faire la part des choses pour se concentrer sur l'essentiel, se montrant au dessus des contingences matérielles et rejoignant une forme de spiritualité. « Etre *cool* » serait aussi être capable d'aller à « contre-courant », de surfer sur les événements, d'agir en jouant sur les limites.

La modernité du rastafarisme tient à cette manière d'être. Il s'accorde d'ailleurs avec les courants apparus au cours des années 2000 sous la dénomination de *slow* (*slow food*, *slow made*, *slow city, slow drinking*, *slow art*, etc.). Contre l'accélération de nos modes de vie et contre un travail toujours plus performant, il revendique le droit de prendre « le temps nécessaire » pour chaque action. Dans les conversations rastas reviennent régulièrement les expressions « *In the fullness of time* » (dans la plénitude du temps) ou « *Time will tell* » (le temps le dira). Cette conception d'un temps sciemment vécu au ralenti rejoint l'éloge de la lenteur des contempteurs du productivisme.

Dit encore autrement, le rastafarisme s'accorde avec le concept du « lâcher-prise », ce moyen d'échapper à la pression psychologique en se détachant du désir de maîtrise. Plébiscité jusque dans le monde de l'entreprise, il renvoie au besoin de déstresser, de se relaxer. C'est une invitation à relâcher les affaires pressantes du moment pour vivre avec plus de détachement. La frange laïque du rastafarisme, centrée sur la conscience accrue des méfaits de « *Babylon »*, la traduit en termes de vérité rasta : *The rasta truth.*

Récupérations publicitaires

Inversement, la société civile, en s'emparant du modèle rasta, le transforme insensiblement. C'est ainsi qu'une *rasta attitude* envahit aujourd'hui des secteurs de plus en plus importants de la société. La récupération par les publicitaires de l'iconographie rasta gagne les domaines les plus divers. En 2014, la compagnie Eurostar a promu le tourisme en recourant à la photo d'un rasta « typique », doté d'un chapeau coloré d'où s'échappent de longues nattes (*dreads*), pour vanter… le charme londonien. La même année, une autre publicité réalisée pour le compte d'un opticien espagnol (*Etnia Barcelona*), présente l'image un autre rasta « canonique », celui-ci photographié sur fond de paysage de savane africaine, le soleil se couchant se reflétant sur les verres bleutés de ses lunettes, pour une collection qui s'appellent *Wild Love in Africa…*

Une autre publicité récente, lié à la dépénalisation de la marijuana aux USA, vient de récupérer l'icône rasta de Bob Marley. Devant l'échec des campagnes répressives contre la drogue, dans les États autorisant déjà la vente du cannabis à des fins récréatives - l'Alaska, le Colorado, l'Oregon, Washington et le District de Columbia – la vente de la marijuana se libéralise[17]. On sait que les rastas, qui ne considèrent pas la marijuana comme une drogue, en consomment régulièrement. Ils en fument seuls ou en compagnie sous le prétexte de libérer la convivialité, permettre une communion des esprits, se mettre en harmonie avec le cosmos, se rapprocher de Dieu, etc… Fort du combat mené par Bob Marley pour la dépénaliser, sa propre famille lance actuellement une variété de cannabis jamaïcain nommé le *Marley Natural*. La nouvelle Holding possède déjà la plus grande terre agricole sur laquelle est cultivée la marijuana, une

---

[16] *Ibidem.*

[17] Cf. « La marque de Marijuana de Bob Marley à la conquête de la planète » sur le site de l'agence *Encre noir*, 20 novembre, 2014, http://lencrenoir.com/la-marque-de-marijuana-de-bob-marley-a-la-conquete-de-la-planete/.

propriété de six hectares sur l'île de Vancouver au Canada. Ses slogans publicitaires à la télévision reprennent les fameuses paroles de Bob Marley : « Quand tu fumes, l'herbe te révèle à toi même ». Ce marché émergeant est estimé à 40 milliards de dollars aux Etats-Unis. *Marley Natural* se positionne pour devenir le visage d'un mouvement de légalisation de l'herbe non seulement en Amérique, mais dans le monde entier, et ceci sous l'égide de la philosophie rasta…

Le rastafarisme contemporain

Le mouvement rastafari dans le milieu caribéen de Londres n'est pas un chapitre clos. Son extension se poursuit sous un autre visage. Les jeunes rastas, dont la musique de ralliement reste le reggae, l'ont fait évolué en se rapprochant d'autres courants musicaux issus des milieux noirs comme le rap, le dub et le reggaeton. Cette mutation présage une restructuration de leur mouvement autour de valeurs moins mystiques que revendicatives. En 2015, le risque d'explosion sociale à Londres était toujours présent, la ville connaissant un regain de tensions. Les braises couvent sous la cendre. Après trois décennies d'accalmie sur le front social, un mouvement de grève de très grande ampleur déclenché le 30 novembre 2014 avait surpris le Royaume Uni. Les jeunes générations de Britanniques, qui n'en avaient jamais connu, y participèrent activement. Ce mécontentement menace de se diffuser dans les quartiers les plus défavorisés, leur situation ne s'étant pas vraiment améliorée depuis les révoltes des années 1980. Boris Johnson, le maire de Londres, manifesta publiquement ses craintes suite à la récente baisse des allocations logements : à terme, celle-ci devrait entraîner une « épuration sociale » du centre de Londres et une dangereuse concentration des plus pauvres dans les quartiers excentrés. Ce phénomène réunit les conditions propices pour de nouvelles révoltes violentes.

Face à cette dégradation de la situation, quelle sera l'influence du rastafarisme sur la population caribéenne de Londres ? Paupérisée, diluée dans un « *nationalisme multiracial créole* », elle souffre encore de l'absence d'une identité clairement reconnue. La mémoire collective est de la plus haute importance dans son processus de reconstruction. Or le mouvement rasta y occupe une place de choix. Dans les esprits, il reste lié - abusivement comme on l'a vu - aux affrontements de Londres des années 1980, ceux-ci parfois qualifiés d'émeutes raciales (*race riots*). Par le passé, le rastafarisme a joué un rôle idéologique de premier plan dans les luttes anticolonialistes. Il a aussi alimenté les luttes politiques dans les sociétés postcoloniales. Dans la situation sociale tendue que connaît la ville de Londres, il pourrait encore jouer un rôle idéologique central (plus qu'un rôle actif) dans les luttes de classes qui se profilent à l'échelle locale. Une autre étude mérite d'être conduite à une échelle plus globale. Le mouvement rasta s'est peu à peu coupé de ses origines anticoloniales et postcoloniales en Jamaïque. Une de ses particularités est désormais qu'il rassemble des identités « circulatoires » émanant d'organisations locales et transnationales. En revendiquant la libération de tous les noirs asservis, il pourrait parvenir à rassembler et à structurer une population éclatée entre les Caraïbes, l'Afrique, l'Europe et l'Amérique du nord. Il faudrait évaluer les chances du mouvement rasta de se transformer ces prochaines années en mouvance planétaire.

Bibliographie

Barrett, Leonard. « Understanding the Rastafarians », in : *Slavery and Beyond: the African Impact on Latin America and the Caribbean*, éd. Darién J. Davis, Scholarly Resources Inc., Wilmington, Delaware, Jaguar Books on Latin America, 1995.

Barrett, Leonard. *The Rastafarians: Sounds of Cultural Dissonance - The story of Jamaica's incredible brethren - a tale of ganja, reggae, and Jah love*, USA, Beacon Press, 1997.

Campbell, Horace. *Rastafari: Culture of Resistance Race & Class: A Journal for Black and Third World Liberation* XXII 1980, (1), pp. 1-23 ; Horace Campbell, *Rasta and Resistance: From Marcus Garvey to Walter Rodney*, USA Africa World Press, 1987.

Cashmore, Ellis. *The De-Labelling Process : From 'Lost Tribe to «'Ethnic Group', in Rastafari and Other African-Caribbean Worldviews*, edited by Barry Chevannes, Hondmills and London, Macmillan Press, 1995.

Cashmore, Ernest. *Rastaman: The Rastafarian Movement in England,* London, Unwin Paperbacks, 1979.

Cassidy, Frederic G. *Jamaica Talk: Three Hundred Years of the English Language in Jamaica*, UK, Macmillan Education, London, 1982.

Chevannes, Barry. *Betwixt and Between*, Kingston-Miami, Ian Randle Publishers, 2006.

Chevannes, Barry. *Healing the nation: Rastafari exorcism in the ideology of racism in Jamaica*, Caribbean Quarterly 1990.

Farris Thompson, Robert. *Aesthetic of the Cool. Afro-Atlantic Art and Music*, Pittsburgh and New York, Periscope Publishing, 2011.

Jan van Dijk, Frank. *JAHmaica: Rastafari and Jamaican Society 1930-1990*, PhD Thesis, ISOR, Utrecht, 1993.

Lewis, William F. *Soul Rebels: The Rastafari*, USA, Waveland Press, 1993.

Linton Kwesi Johnson, *Inglan is a Bitch*, Paperback, 1980.

Thomas, Deborah. *Modern Blackness: Nationalism, Globalization, and the Politics of Culture in Jamaica*, Durham, NC, Duke University Press, 2004.